

Eté 1940

Eva LEWINSKI

Témoignage publié dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de l'Amicale du camp de Gurs, n° 134 (mars 2014), p. 8 à 16, et n° 135 (juin 2014), p. 14 à 19.

Texte rédigé par Kathy, Tom et Peter Pfister, les trois enfants d'Eva Lewinski et d'Otto Pfister. Ils sont nés après la guerre, donc après les événements relatés ici. Leur texte, rédigé en anglais, long d'une vingtaine de pages, est intitulé «Eva Lewinski-Pfister au camp de Gurs, Son voyage et notre voyage ». La version française en a été réalisée par Marie-Hélène Hammen, avec l'accord des auteurs.

Nous reproduisons ici la partie qui concerne le camp de Gurs.



Eva Lewinski avant la guerre

Le camp de Gurs, dans le sud de la France, a été maintes fois décrit comme lieu d'internement et de déportation des Juifs vers les camps de la mort nazis entre octobre 1940 et août 1942, et avant cela comme centre d'internement des Républicains espagnols et des volontaires des Brigades internationales.

Notre mère, Eva Lewinski-Pfister, y a été détenue à une autre période de l'histoire du camp, juste après l'invasion de la France par l'Allemagne en mai 1940. Née en Allemagne en 1910, elle avait milité inlassablement contre les nazis pendant plusieurs années, d'abord en Allemagne, puis à Paris où elle vécut en exil entre 1933 et 1940, contrainte de fuir l'Allemagne à cause de ses activités antinazies et de ses origines juives.

L'histoire commence le 9 mai 1940

L'histoire commence dans une gare de Paris, où Eva fait ses adieux à un homme partant au Luxembourg pour une dangereuse mission antinazie. Il s'appelait Otto Pfister. Ils s'étaient rencontrés à Paris et étaient tombés amoureux. Né en 1900 dans une famille catholique de Munich, il avait quitté l'Allemagne en 1920, avait vécu et travaillé à Rome comme ébéniste pendant six ans avant de s'installer en France. Il travaillait à Paris, comme

notre mère, dans la petite organisation de réfugiés allemands dont la vie entière était consacrée à des activités de résistance antihitlérienne dans les années 30. C'était notre père.



Otto Pfister, 1940

Le lendemain, le 10 mai 1940, l'armée d'Hitler envahissait la Belgique, le Luxembourg et la France. La vie d'Eva et d'Otto, comme celle de milliers d'autres, fut soudainement déchirée. Pour Eva, cette réalité prit forme immédiatement avec le décret promulgué par le gouvernement français selon lequel, en tant que citoyennes d'une puissance ennemie, toutes les femmes d'origine allemande vivant à Paris devaient s'enregistrer au Vélodrome d'Hiver (le Vel d'Hiv) dans les trois jours. Ces femmes étaient classées "étrangères ennemies", même si beaucoup d'entre elles participaient à la résistance antinazie. Notre mère, qui avait alors 30 ans, était l'une de ces femmes.

Elle fut internée au Vel d'Hiv avec des centaines d'autres femmes pendant environ une semaine. Elles furent ensuite envoyées en train à Oloron, une petite ville du Sud-Ouest de la France au pied des Pyrénées. A leur arrivée, elles furent acheminées par camions au Camp de Gurs. Elle ne savait pas à ce moment-là qu'Otto avait été capturé le 10 mai et fait prisonnier par les soldats nazis alors qu'ils envahissaient le Luxembourg.

Le journal d'Eva

Dans le journal qu'elle tint à cette période, elle décrit son expérience sous forme de lettres à Otto, le sachant sans doute en grand danger, voire déjà perdu. Tout précieux qu'il était pour elle, il lui fut pénible de relire ce journal plus tard dans sa vie.

Dans des mémoires rédigées à notre intention avec notre père en 1979, sa description de son séjour au Vel d'Hiv et au Camp de Gurs débute avec ces lignes:

« Les mois passés dans ces camps étaient tellement chargés d'émotion que même aujourd'hui il est difficile d'y repenser ou d'écrire à leur sujet. Ne sachant pas si j'allais revoir Otto un jour, ne pouvant pas en parler, j'ai tenu un journal dont je vais citer quelques extraits. »

Lorsqu'elle parle de "ces camps" dans la citation ci-dessus, il s'agit du Vel d'Hiv et du camp de Gurs. Eva rédigea les trois premiers passages de ce journal en français, et les suivants en allemand.



Eva Lewinski (1940)

Dans le premier passage, écrit le 18 mai 1940, le lendemain de son arrivée à Gurs, Eva décrit les heures à Paris qui ont précédé le moment où elle a été arrachée à son domicile et à ses amis, son internement au Vel d'Hiv, ses craintes au sujet d'Otto et le ressenti horrible de la captivité, d'un monde devenu fou.

« Comme je ne peux pas t'écrire à toi, j'écris pour moi, dans l'espoir pas encore mort que cela sera un jour pour nous. Une toute nouvelle expérience est cette vie ici pour moi. Les dernières heures avant de partir étaient dures, très dures. L'idée de ne plus te voir, de ne plus pouvoir vivre avec toi, de ne rien savoir sur ton sort, me pesait terriblement. Alors montait en moi le besoin de m'oublier, ou plutôt, de me retrouver dans la musique. Une demi-heure avant le départ, Stern était là; Hanna aussi, Nora. Et je jouais. D'abord le Mozart que tu aimes tant. Fermeté, tendresse, beauté, tout revivait en moi; je te voyais assis dans le fauteuil, redresser la tête, me regarder avec des yeux aimants, lorsque commence l'air final, dans sa grande sérénité. Ensuite Beethoven, et finalement le largo de Haendel. Les larmes tombaient, le cœur me faisait mal, beaucoup mal. Après l'adieu de Mousy, de Hanna, ce sentiment de se séparer de ceux avec lesquels beaucoup de choses t'unissent, et où, au fond, la séparation n'en est pas une.

Et après, dans la foule immense de gens, en faisant la queue. La personnalité se fond dans la collectivité - je n'ai jamais senti cela avec cette intensité avant. Les préoccupations personnelles retombent dans le fond de ton être, et tu es tout empli des soucis de tout le monde, de l'humanité. Il reste quelque chose d'irréel dans ma façon de réagir, un bruit sourd dans les oreilles, comme si tout était rempli de coton. Et c'est la nuit que ma vie à moi commence à remonter, ou encore à d'autres moments de la journée, lorsqu'une femme reçoit une lettre de son mari. Alors j'aimerais être toute seule, me laisser aller à moi, à toi. Cela passe après, lorsque les tâches pressent trop autour de moi.

Où es-tu en ce moment? Tout cela serait tellement plus facile si je savais quelque chose de toi. »

Dans le passage suivant, daté du 31 mai 1940, Eva revient sur les trois semaines écoulées, décrivant d'abord ses réactions et son expérience au Vel d'Hiv, puis son départ de Paris, prisonnière, vers une destination inconnue:

« Trois semaines déjà dure cette vie, depuis que tu es loin. De semaine en semaine, cela devient plus dur à supporter, la seule chose qui me tranquillise, c'est que mon entourage ne s'aperçoit pas de grand' chose, qu'on me tient pour quelqu'un de calme, d'équilibré.

Trois, quatre étapes dans ces trois semaines.

La première, ton départ, le jour après, l'affreuse nouvelle de l'invasion, et toute la semaine suivante pleine de cette angoisse sur ton sort, sur le sort de l'humanité. Elle est encore remplie du sentiment chaud de se tenir les coudes, les soucis communs ouvertement communs de tous.

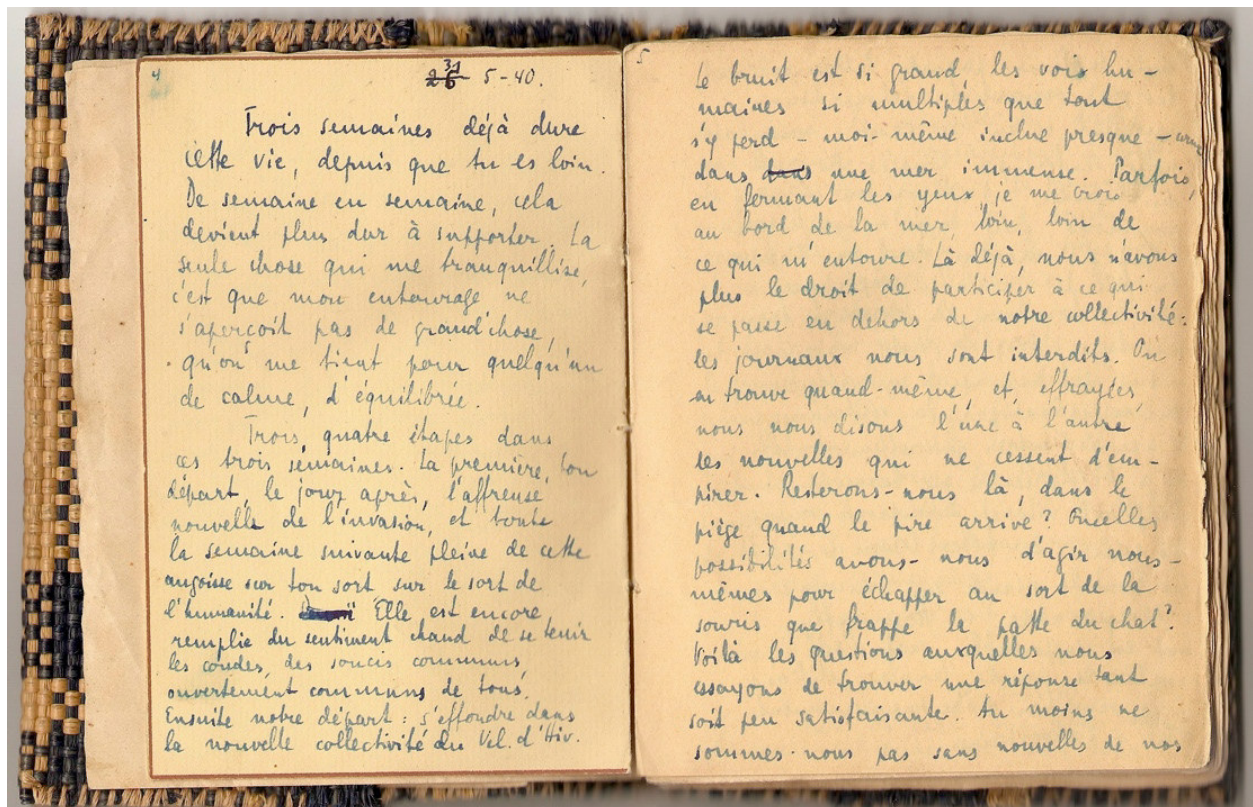
Ensuite notre départ: s'effondre dans la nouvelle collectivité du Vel d'Hiv. Le bruit est si grand, les voix humaines si multiples que tout s'y perd - moi-même incluse presque - comme dans une mer immense. Parfois, en fermant les yeux, je me crois au bord de la mer loin, loin de ce qui m'entoure. Là déjà, nous n'avons plus le droit de participer à ce qui se passe en dehors de notre collectivité: les journaux nous sont interdits. On en trouve quand même et, effrayées, nous nous disons l'une à l'autre les nouvelles qui ne cessent d'empirer. Resterons-nous là, dans le piège quand le pire arrive? Quelles possibilités avons-nous d'agir nous-mêmes pour échapper au sort de la souris que frappe la patte du chat? Voilà les questions auxquelles nous essayons de trouver une réponse tant soit peu satisfaisante.

Au moins ne sommes-nous pas sans nouvelles de nos amis de Paris: paquets, lettres arrivent, des gens venant du dehors nous racontent ce qui se passe - nous ne nous sentons pas coupées du reste du monde. D'ailleurs on est poli avec nous, fait ce qu'on peut avec le peu de moyens dont on dispose. On fait de nouvelles expériences avec les hommes, on trouve de très chics types, dans la grande majorité, même des gens assez sympathiques, qui ne perdent pas la contenance. Il y en a d'autres naturellement, et on a l'impression que beaucoup changeront vite et deviendront comme des espèces de bêtes lorsqu'il s'agit du bout de viande qui commence à devenir rare. Mais enfin, tout est supportable, sauf l'atmosphère de grande tension politique, et la sensation d'être impuissamment livré à l'adversaire.

Après une semaine, soudainement la nouvelle du départ vers le midi. Soulagement à côté de grande stupéfaction: la grande majorité ne s'était pas rendu compte de la gravité de la situation et a un réveil brusque. Nous sommes contentes de partir.

Le voyage est beau, la nuit fatigante, mais le grand matin le pays dehors si calme, si paisible - un vieux paysan qui laboure sur la terre, des enfants, des arbres, des fruits qui poussent - on croit à peine à la réalité de la guerre, au fait que nous sommes des prisonniers.

Personne ne sait où nous mène le train. »



Le passage daté du 31 mai 1940

Dans le passage suivant, daté du 1er juin 1940, Eva poursuit sa description du voyage vers le Sud, et se rend compte qu'elles vont être internées au Camp de Gurs. Elle se demande et demande à Otto, comment cela est possible et ce qu'il est devenu:

« Sur la carte que nous avons heureusement prise avec nous, nous suivons le chemin et, peu à peu, l'impression se précise qu'on nous envoie quelque part dans les Pyrénées. Beau, ce premier aspect de la haute montagne - je ne peux pas empêcher la tristesse de monter en moi; le souvenir de nos belles et pures vacances est trop vivant.

Enfin, après 19 heures de voyage, arrêt à la gare d'Oloron. Des grands camions nous attendent. Debout nous partons, toujours vers une destination inconnue. Les gens du village se sont rassemblés; au bord des rues ils assistent à ce défilé des éternels errants. Ils ne nous regardent pas avec bienveillance. Savent-ils que la situation de laquelle ils souffrent tous n'émane vraiment pas de notre faute? Eprouvent-ils une idée du sort tragique de la plupart de ceux qu'ils huent ?

Et tout d'un coup nous savons où nous allons, nous le voyons sur une pierre de route: Gurs! Et peu après se dessine l'immense rangée de baraques, derrière le fil barbelé, derrière les soldats baïonnettes au canon, et nous sentons que nous allons rejoindre ceux qui ont laissé leur sang pour la liberté. Tu imagines, toi que j'aime tant, quelle triste amertume me remplit. Nous n'avons vraiment jamais ménagé nos forces. Notre vie n'était pas facile. Nous avons tout accepté, les plus gros risques. Pour ce travail tu es je ne sais pas où, tu n'es peut-être plus. Et malgré tout cela nous sommes des prisonniers. »

Ce qui suit est une série d'extraits des passages de son journal sur la vie dans le camp, sa profonde tristesse et son inquiétude au sujet d'Otto:

« 2 juin 1940. Aujourd'hui dimanche. Robe propre, foulard propre. Beaucoup de soleil, ciel bleu, lumineux, petit vent frais et doux. D'autres camions de prisonniers sont arrivés ce matin, avec des femmes et des enfants. Nous avons couru jusqu'aux barbelés pour les accueillir chaleureusement. De vieilles femmes avec des balluchons et de grosses couvertures noires; beaucoup d'enfants; puis aussi des femmes et des jeunes femmes de ma génération, en habits de ville. Lorsque nous leur avons demandé d'où elles venaient, leur réponse: du Luxembourg! Otto! Si tant de gens étaient encore capables de fuir, étais-tu parmi eux? J'ai le cœur lourd; les barbelés me séparent de ces gens qui peut-être auraient pu me fournir des indications sur ton sort.

Dans l'après-midi, je me suis mise à écrire, assise sur une souche d'arbre à côté d'une baraque. Il fait plus frais. La joie suscitée par l'arrivée des gens du Luxembourg est retombée. Aujourd'hui les baraques n'ont pas l'air aussi grises que d'habitude. Les nombreuses femmes et jeunes filles aux vêtements colorés, assises ou allongées ou marchant çà et là - toutes plutôt détendues aujourd'hui - (celles qui sont tristes sont restées dans les baraques) - ces gens donnent presque une impression d'insouciance. Mais uniquement à qui ne regarde pas de plus près. Derrière le rire, même celui des plus jeunes filles, se cache l'inquiétude. Quant aux plus âgées, elles ne sont plus capables de rire.

Et pourtant cette journée est supportable. On ne se tourmente pas. Le regard se réjouit de beaucoup de choses et se console des affreuses baraques et des latrines sordides Quel contraste avec la semaine grise et froide qui est derrière nous. Jamais de ma vie, au cours d'aucune nuit, je n'ai entendu la pluie comme ainsi sur mon dur sac de paille. Avec un acharnement cruel les gouttes de pluie ont martelé le toit de la baraque... sans cesse, tout au long de la nuit. J'avais parfois l'impression qu'elles me martelaient directement le cerveau. Pendant des heures, le désir d'être anéantie par cette pluie, d'être emportée, à jamais. Comment la vie va-t-elle continuer? Sans la possibilité de participer au cours des choses, sans mission importante. Et sans toi. Pour la première fois de ma vie, me voici parvenue à un point où je ne distingue plus de chemin devant moi...

Il fait frais à présent. J'ai encore envie de lire, puis dans la soirée de marcher dans la rue entre les baraques et d'essayer d'apercevoir les montagnes au-delà des barbelés et me réjouir à leur vue. Je me demande s'il y a une lettre de toi au courrier ce soir. Otto, mon Otto, je suis avec toi, d'une manière ou d'une autre.

5 juin 1940. Avant-hier, je me suis assise contre le grand côté de la baraque, la tête renversée et j'étais seule avec le ciel et les étoiles, un ciel pur sans les fissures des silhouettes des baraques, des latrines ou des barbelés. J'ai pour compagne une étoile au cours de ces soirées claires. Elle est plus grosse, plus brillante que les autres, sans doute aussi là depuis toujours. Nos regards, nos vœux se croisent-ils au-dessus de cette étoile? A force de la regarder, je retrouve le calme. Elle est réconfortante comme ta main aimée qui tient la mienne.

Hier soir, j'étais triste et ne me sentais pas bien. Couchée sur mon sac de paille, le cœur battant, les larmes. Soudain, quelque chose comme le parfum d'une prairie près de moi. C'est Hannelore, la jeune fille joyeuse, vive, confiante, qui tient à la main quelques brins d'herbe qu'elle a cueillis dans le petit carré d'herbe entre les barbelés. "Est-ce que tu as reçu la lettre que tu attendais? J'aimerais tant qu'elle arrive vite!" Elle pose la tête sur ma

poitrine, pendant un instant, puis elle repart, laissant le bouquet. Merci, chère petite Hannelore!

9 juin 1940. Terrible est la sensation d'être privée de nouvelles, de ne pas savoir ce qui se passe à l'extérieur. Et pourtant pendant quelques heures aujourd'hui j'ai réussi à oublier. A un moment, un beau tableau: le passage des charrettes avec les Espagnols au teint bronzé qui emportent les seaux d'ordures des latrines et chargées d'innombrables enfants accrochés comme des raisins mûrs sur la vigne, le visage radieux de bonheur. Comme c'est bon de voir ces enfants qui semblent capables de trouver de la joie dans les situations les plus pathétiques, insouciantes, sans la moindre idée de ce qui va arriver....

10 juin 1940. Hier soir: soupe. Appel. Le beau ballon rouge du soleil couchant. Tours de ronde vers tous les murets de barbelés. Et des nouvelles. Quelqu'un a reçu un journal et nous apprend que la population devait évacuer Paris au plus tard mardi, sauf obligation officielle. Quelle perspective cette nouvelle nous apporte! Et de plus, ne pas savoir, ne rien savoir de ton sort, ni du sort de l'Europe me pèse. Le cœur lourd, je vais sur mon sac de paille. Le ciel avec les contours de la lune dessinés en filigrane, et les étoiles si lointaines, étaient paisibles et belles. J'aurais préféré rester dehors - le sommeil ne vient pas facilement ces nuits-ci. Et la baraque étroite remplie de tous ces gens dont la souffrance s'exprime plus clairement dans leur sommeil, avec les gémissements de leur subconscient, qu'en plein jour - tout cela est comme un cauchemar...

16 juin 1940. Dire que nous continuons à vivre en dépit de tout ce qui nous assaille! La prise de Paris est une question d'heures; les trains de réfugiés sont bombardés; les troupes allemandes sont près de Troyes, au sud-est de Paris; un dernier appel vers l'Amérique. Notre cœur devrait s'arrêter de battre; pendant une fraction de seconde, le sang nous remonte à la tête - et puis on continue à vivre, à manger du pain et de la soupe de pois. Il est impossible d'imaginer ce qui se passe en ce moment. Impossible à concevoir intellectuellement, ou à ressentir physiquement. Me voici assise ici au soleil, mince et hâlée; je vois des barbelés, des forêts et des montagnes; j'étudie l'histoire de France, j'apprends le vocabulaire anglais; je dors, je mange - il est incongru que ce soit là ma vie... Alors qu'une destruction effroyable est imminente, on nous a jetés par-dessus bord, ballast superflu. Est-ce la fin? Nous continuons à lutter, nous nous efforçons de sortir de ce piège; mais l'atmosphère de manque d'oxygène psychologique dans laquelle nous sommes contraints de vivre est de plus en plus suffocante, presque intenable. »

Ce passage était le dernier du journal d'Eva au camp de Gurs. Dans le texte de ses mémoires, elle revient sur ces passages, puis raconte comment elle est parvenue, avec d'autres, à obtenir leur libération du camp:

« C'était, comme on le voit bien dans ces notes, une vie étrange, faite de solitude, de camaraderie, de très peu d'espoir, mais sans pour autant de désespoir total, parce qu'il semblait toujours y avoir un pas de plus à faire pour continuer à espérer un peu. Alors que la France tombait aux mains des troupes allemandes, que ces troupes approchaient de la zone où se situait le camp de Gurs, nous avons fait ce pas: celles d'entre nous parlant bien français ont demandé à voir le commandant français du camp. Nous lui avons expliqué que nous faisons partie de la résistance antinazie, et que si l'on nous gardait ici à la portée des soldats allemands, c'était au péril de nos vies. Nous l'avons convaincu et un comité provisoire a été

installé pour trier les internées, relâcher celles dont la sincérité était garantie et leur remettre un certificat marqué du précieux tampon des autorités françaises. »

Libération du Camp de Gurs et refuge dans un petit village

Sitôt qu'Eva et ce petit groupe de femmes parvinrent à persuader le commandant de les libérer, toutes celles triées selon ce procédé (surtout des femmes avec lesquelles elle avait participé à la résistance antinazie à Paris) reçurent un " certificat de libération " daté du 19 juin 1940, et furent immédiatement libérées du camp.



Certificat de libération au nom de Mademoiselle Lewinsky Eva, camp de Gurs, 19 juin 1940

Dans ses mémoires, Eva décrit ainsi leur départ du camp:

« Avant même d'avoir pu réfléchir et nous organiser, nous nous sommes retrouvées de l'autre côté des barbelés, sur la route de campagne - un groupe, me semble-il, de dix-neuf femmes et trois enfants, toutes amies grâce à nos activités dans divers mouvements antinazis. Nous avons mis en commun le peu d'argent encore en notre possession, et nous sommes mises à marcher. Pour aller où? Comment, par quel moyen de locomotion? Nous n'en avons aucune idée, nous savions seulement qu'il nous fallait fuir l'avancée des troupes allemandes, trouver refuge quelque part auprès des habitants français. »

Elles se mirent à marcher en direction d'Oloron, la ville où, six semaines plus tôt, toutes les femmes du Vel d'Hiv avaient été transférées des trains dans les camions qui les avaient menées au camp de Gurs. Aujourd'hui elles étaient "libres" mais loin d'être hors de danger. C'est alors que se présenta, comme elle le raconte dans ses mémoires, le premier d'une série d'heureux hasards:

« Il n'y avait plus aucun moyen de transport. Mais la chance nous sourit: dans une petite ville, Oloron, pas trop loin, nous avons trouvé un chauffeur de car avec un peu d'essence, et qui accepta de nous conduire pendant un bout de chemin. Il nous emmena donc de village en village, pour s'entendre dire que tous les refuges étaient remplis de réfugiés français venus du nord de la France, suite à l'évacuation de Paris et du Nord. Son niveau d'essence commençait à baisser; il

devait en garder assez pour pouvoir rentrer. Il décida donc de quitter la grand route pour la campagne plus retirée où nous aurions peut-être plus de chance. C'est ce qui se produisit: un paisible petit village, et le maire qui accourt vers notre car pour accueillir "ses" réfugiés, pour lesquels les habitants s'étaient préparés, et qui arrivaient, de Paris.

Il s'agit du village de Castagnède.

Une fois de plus, malgré le profond soulagement d'avoir trouvé un village prêt à les accepter, leur situation comportait un risque. Le maire, si accueillant, ne s'était pas rendu compte tout de suite que "ses" réfugiées, bien qu'arrivant de Paris, étaient allemandes, et non pas françaises, et donc risquaient d'être perçues comme des ennemies. Ce dilemme prit forme avant même que ces femmes puissent succomber au sommeil après leur longue et pénible journée. C'est ce qu'elle raconte dans ses mémoires:

« Nous avons remercié notre chauffeur de tout notre cœur, et nous avons suivi le maire dans la salle qui avait été préparée avec, entre autres, des sacs de paille propres. Il était tard dans la soirée, le soleil allait se coucher; nous étions très fatiguées, et extrêmement contentes et reconnaissantes. Quand soudain - je n'oublierai jamais - le vrombissement d'avions de guerre au-dessus de nos têtes, et le maire qui prend ses jambes à son cou et court à l'abri en criant "Oh, les Boches, les Boches!" Les avions se sont éloignés, nous étions toutes seules, nous sommes allées vers nos sacs de paille, sans dire grand-chose, nous demandant ce qui allait se passer le lendemain matin, lorsque le maire s'apercevrait que nous aussi nous étions, au moins techniquement, des "Boches".

A nouveau, notre bon niveau de français nous vint en aide: une autre jeune femme, Marianne, assistante sociale, se joint à moi le lendemain matin pour aller trouver le maire et lui expliquer notre situation. Il était totalement abasourdi. Il s'attendait à recevoir des réfugiés français de Paris; à leur place, c'est nous qui étions venues. Il finit par nous accorder sa confiance, et au bout d'un moment, secouant la tête à la vue de ce curieux groupe de femmes - un professeur, une assistante sociale, une avocate, un écrivain, une grand-mère à la jambe cassée, trois enfants - il accepta de nous garder, heureux et fier de nous considérer comme "ses" réfugiés. Nous nous sommes enregistrées, nous étions en sûreté. »

Eva et à ses compagnes de route parviennent ensuite à rejoindre Montauban, où elles séjournent pendant deux mois. Puis elles réussissent à recevoir un visa d'entrée aux Etats-Unis, s'embarquent à Lisbonne et arrivent à New York le 13 octobre 1940. Là, Eva finit par apprendre qu'Otto a survécu et, avec l'aide d'Eleanor Roosevelt, qu'elle rencontre à la Maison Blanche le 27 décembre 1940, elle obtient son visa d'entrée aux USA. Otto arrive aux Etats Unis en avril 1941. Ils sont sauvés.

Pendant toute la durée de la guerre, Eva travaillera ensuite à l'*Emergency Rescue Committee*, le comité bien connu de sauvetage d'urgence créé par Varian Fry et Daniel Bénédict. Otto s'engage dans l'armée américaine et retourne en Europe en 1944 pour remplir une mission de l'OSS, en soutien aux efforts de guerre alliés.

La guerre terminée, Eva et Otto deviennent les parents de trois beaux enfants. La famille s'installe en 1950 en Californie du Sud. Ils y vivent heureux jusqu'à la fin de leur vie, Otto en 1985, et Eva en 1991.